

## LES LIEUX DE L'ACTION

Louis Becq de Fouquières écrit qu'en lisant du théâtre, « des images [...] semblent venir du lointain le plus reculé et forment cette mise en scène idéale que nous projetons objectivement sur l'espace incertain\* ». Cet espace incertain est mis en avant dans ce numéro qui se concentre sur des lieux oppressants, confinés, mais plus vastes que n'importe quels décors, plus enclins à nous faire découvrir, grâce à l'imaginaire, notre monde, notre mort, notre corps. Une chambre froide qui nous mène aux confins de la folie, une piscine dangereusement politique, une voiture funeste...

Pratiquer le « théâtre dans un fauteuil », c'est ne pas se contenter d'une scène, d'un lieu, mais en imaginer une infinité. ●

\* *L'Art de la mise en scène. Essai d'esthétique théâtrale*, 1884.

Tous les deux mois, le billet numérique Aparté vous offre le point de vue sensible d'ami·e·s lecteur·rice·s, auteur·rice·s, comédien·ne·s, metteur·se·s en scène... sur des textes des éditions Théâtrales réunis autour d'un thème. L'occasion de (re)découvrir ces textes différemment.

Thème d'Aparté n° 7 (janvier 2019) : Le théâtre choral. Pour vous abonner à nos lettres d'information numériques, [cliquez ici](#).

Merci aux ami·e·s de ce billet : Céline, Frédéric, Honorine, Jean-Paul, Jézabel et Myriam.

### Au sommaire de ce billet

#### page 2

- Une parenthèse automobile. *Il y aura quelque chose à manger*, de Ronan Mancec, par Jézabel Coguyec, comédienne et metteuse en scène
- La gare : entre l'ici et l'ailleurs. *Les Pas perdus*, de Denise Bonal, par Myriam Crouzel, comédienne et metteuse en scène
- Dessine-moi une maison. 8, de Noëlle Renaude, par Céline Hersant, universitaire, responsable de la théâtrothèque Gaston-Baty

#### page 3

- La chambre froide, un espace mental. *Givrée*, de Karin Serres, par Honorine Lefetz, comédienne
- La constante réinvention du drame. *Le Couloir*, de Philippe Minyana, par Frédéric Maragnani, metteur en scène et directeur de théâtre

#### page 4

- Une rumeur chlorée. *Le Principe d'Archimède*, de Josep Maria Miró (trad. Laurent Gallardo), par Jean-Paul Rouvrais, dramaturge, comédien et metteur en scène
- Petites lectures pour aller plus loin





## Une parenthèse automobile

*Il y aura quelque chose à manger*, de Ronan Mancec, 2014

**Jézabel Coguyec**, comédienne et metteuse en scène

« La vie ne cesse pas d'être drôle quand les gens meurent, pas plus qu'elle ne cesse d'être sérieuse quand les gens rient. » Cette citation de George Bernard Shaw, en préambule de la pièce, constitue le leitmotiv de ce huis clos. Quatre personnages dans une voiture se rendent à un « goûter » après une cérémonie au crématorium, « goûter » auquel aucun des quatre n'a vraiment envie de participer.

*Il y aura quelque chose à manger*, c'est l'histoire de ce trajet dans lequel le temps des personnages est aussi celui du spectateur ou du lecteur. Nous sommes coincés avec eux dans cette voiture ; seules les pensées intérieures des personnages parviennent à s'échapper. Ce n'est pas tant la voiture d'ailleurs qui enferme les personnages que l'arrivée inéluctable à ce « goûter », et la présence de ce mort en filigrane.

Ce trajet, c'est la cérémonie qui ne veut pas se terminer, et l'impossibilité pour les personnages de faire autrement que continuer à questionner leur rapport au défunt, mais surtout leur rapport à leur propre mort.

À aucun moment pourtant ce texte n'est une réflexion sur la mort. Il parle du couple, de la fratrie, des amis d'enfance, de ce que signifie être « d'ici ». Il parle de tout ça mais ne cherche à parler de rien, car ce sont les corps en présence qui s'expriment, qui expriment leur besoin de manger, fumer, rire, chanter.

L'auteur réussit parfaitement à retranscrire à quel point la mort nous impose une autre temporalité quand elle fait irruption dans notre quotidien. Nadia, Paul, Cyril et Clément en font l'expérience le temps de ce trajet. Et nous avec eux. ●



## La gare : entre l'ici et l'ailleurs

*Les Pas perdus*, de Denise Bonal, 2001

**Myriam Crouzel**, comédienne et metteuse en scène

« C'est le départ [...] voici la gare : c'est elle le personnage principal. » Tout est dit dès la première page des *Pas perdus*. La gare est le centre, la naissance ou la fin, l'envol et la rupture. Les petits départs espérés et les grands départs subis. C'est le lieu de tous les possibles et de toutes les émotions. En découvrant ce texte lors d'un stage de comédienne, j'ai été saisie par l'écriture ciselée de Denise Bonal. Écriture simple en apparence, mais riche d'une telle profondeur qu'elle forme un laboratoire infini pour un interprète. Une partition qui, en peu de mots, sans prétention, fait surgir les silences et les non-dits de ses personnages. Une dentelle d'humanités. La gare est monstrueusement grouillante, les voyageurs s'y croisent dans l'anonymat, mais ici, on les écoute, et leurs ellipses les racontent. Peu d'arrivées, beaucoup de départs, mais pour où ? Les seules villes citées (Venise, Bruges...) sont des lieux fantasmés.

La gare de Denise Bonal, c'est l'entre-deux, entre ici et ailleurs, entre passé et présent, entre rires et larmes. Des sourires aussi, nostalgiques ou tendres ; des rires, jaunes souvent, comme « ces petites lumières », celles des étoiles juives, dans les wagons embarquées. La petite histoire et la

grande histoire. Des petites gens dans un lieu colossal.

Il y a quelques années, j'avais monté ce texte dans un lycée dont une immense rotonde constituait le centre même de l'établissement ; un lieu de passages ; un chœur d'ados pour faire vibrer le cœur de la gare sous une verrière lumineuse et écrasante. Des jeunes qui racontent le passé et crient l'avenir. La gare m'était alors apparue comme une fragile cathédrale où se brisent les passions, où s'échangent les promesses. Le hall de la gare, les pas perdus... une incitation à se perdre, à re-partir ? Un nouveau départ. Pour moi : remonter cette pièce encore, avec des adultes cette fois, touchés aussi par ce texte poétique et puissant. Une gare pour s'égarer un peu, dérailler parfois et vivre, à fond. ●



## Dessine-moi une maison

*8*, de Noëlle Renaude, 2010

**Céline Hersant**, universitaire, responsable de la théâtrethèque Gaston-Baty

Un trottoir, une courette, un couloir, une salle à manger, un salon, un jardinet, une cuisine, des portes-fenêtres : voici le décor de *8*, rapidement investi par cinq visiteurs qui vont se perdre de vue et zigzaguer dans une maisonnette anonyme. Une maisonnette où tout devient contingence et où s'organisent un jeu de piste et des trajectoires spatiales apparemment sans logique. Comme des billes de flipper, les personnages semblent rebondir d'une pièce à l'autre au gré du hasard alors que leurs déplacements sont savamment programmés pour créer le désordre dans un monde ordonné.

Ce n'est pas la maison ténébreuse de Strindberg, de Maeterlinck, de Jon Fosse ou de Lagarce, mais une construction digne de Feydeau, avec ses portes qui claquent, ses personnages affairés après un objet perdu ou un quidam à trouver. 8, c'est la perfection du système vaudevillesque et sa mécanique montrée pour telle : la dynamique des fluides, la vitesse, la course-poursuite à l'aveugle, l'erreur de jugement et le repentir, la solution évidente qu'on ignore, le coup de théâtre.

8, qu'on pourrait aussi écrire ∞, met en scène des points de renversement et des glyphes, un sac de nœuds où l'on tourne en rond, un labyrinthe qu'il faut arpenter en tous sens pour trouver la sortie. Ce n'est pas pour autant l'escalier de Penrose, le circuit n'est fermé que le temps des petites catastrophes et la solution revient à ouvrir le cadre en creusant la perspective. Finalement, ces personnages en perdition se sont trompés de maison et sont chassés par les propriétaires. Ainsi rejetés à la périphérie, ils s'évanouissent dans le paysage aussi vite qu'ils sont apparus, absorbés puis digérés par l'espace.

Noëlle Renaude n'écrit pas de théâtre, elle topographie et chorégraphie la parole en inventant des performances spatiales, des architectures dont la géométrie ne se comprend que par la physique des corps. ●



## La chambre froide, un espace mental

*Givrée*, de Karin Serres, 2018

Honorine Lefetz, comédienne

J'ai eu la chance de jouer Charlotte, la caissière qui se retrouve enfermée dans la chambre froide de son supermarché.

Le décor, une grande boîte en verre, plonge le spectateur au cœur de cet univers claustrophobique. Nous piégeons le public avec la caissière dans cette chambre froide : la fumée et les lumières bleues créent l'ambiance frigorifique de cette histoire. Toutes nos peurs y passent...

Cette pièce relève également d'une expérience sensorielle : même lorsque nous jouions en été, les spectateurs disaient avoir ressenti le froid ; la pièce agit donc sur notre cerveau.

Percevoir les conséquences d'une exposition prolongée au froid polaire, ses effets sur nous, n'est pas le seul intérêt de *Givrée*. L'histoire ne propose pas seulement d'entrer dans une chambre froide ; c'est tout un univers fantasmagorique et fantasmé qui s'ouvre à nous... Il s'agit en fait d'une invitation au voyage et d'une plongée dans l'espace mental. À travers les hallucinations de Charlotte, on saute d'un traîneau lancé à toute allure à un repas chez les Inuits, d'un concours de patinage à un palais de glace... Peu à peu, la scène s'efface pour laisser place à une infinité de lieux.

Le texte nous transporte au cœur de l'hiver à la rencontre de peuples, de traditions, au milieu d'une tempête ou chez les Indiens... *Givrée* devient alors le possible de mille lieux, celui de l'imagination infinie.

Malgré sa volonté, la protagoniste déraisonne... L'espace se resserre vers une folie délirante et inéluctable. La déchirante réalité reprend ses droits et Charlotte finira peu à peu dévorée par cet espace glacé qui va l'emporter vers les ténèbres.

Ce monologue crée un point de rencontre entre ma volonté de faire du théâtre et moi-même. À la question « Pourquoi être comédienne ? », je réponds que la scène est le seul endroit où je peux être tour à tour avocate, vieille, féminin

ou masculin... où je peux voyager partout, tout en restant à la même place. Cette pièce en est l'exemple parfait, et confirme que le métier de comédienne est souvent, comme l'écriture, propice à accomplir un beau voyage. ●



## La constante réinvention du drame

*Le Couloir*, de Philippe Minyana, 2004

Frédéric Maragnani, metteur en scène et directeur de théâtre

Après les longs monologues de ses premières pièces, Philippe Minyana, expérimentateur permanent de la langue, s'est attelé à la réinvention d'une forme du drame – dont une des définitions qu'en donne le dictionnaire est « tragédie où l'on peut rire ».

*Drames brefs 1, Drames brefs 2, La Maison des morts, Anne-Laure et les Fantômes, Habitations, Pièces, Anne-Marie, Suite 1, Suite 2 et Suite 3, Le Village, Le Couloir* : douze pièces écrites entre 1995 et 2003, douze titres qui sont le fil poétique de l'invention d'une dramaturgie des intérieurs, des pièces de la maison comme lieu du chagrin et de la perte, de cet espace mental où se meuvent des humains, les hommes « sans dieu ».

J'ai eu la chance et le plaisir de contribuer à plusieurs de ces réalisations, dont la co-mise en scène avec son auteur du *Couloir* à Théâtre Ouvert en 2004, et de participer ainsi à l'apparition publique d'un genre dont la dénomination générique pourrait être, selon l'auteur lui-même : « Les contes et légendes de l'humanité ».

Avec le recul nécessaire, celui du temps et celui d'une œuvre poétique qui s'écrit et s'accomplit,

c'est avec une plus grande force encore que ce poème théâtral résonne en moi. Les figures du *Couloir*, où chaque individu de la maison a perdu ou perdra, leur impossibilité à se mouvoir et à partir (seul le grand frère revient, et ce retour est un échec) restent un signe fort d'une époque en grande mutation où seuls les « *everywhere* » (terme apparu depuis seulement quelques années) ont le loisir de profiter pleinement d'une société de loisir, de connexion numérique et de mobilité. À l'inverse, le purgatoire de Philippe Minyana est peuplé de figures où vivent ceux qui restent, vivants et morts, ceux qui ne partent jamais, ceux qui « tombent dans la mélancolie ». À cette fêlure du temps qui passe, ces fractures familiales irrémédiables et ces êtres inconsolables, Philippe Minyana propose (plutôt qu'il oppose) une parole poétique, la persistance et la force d'un projet d'œuvre dramatique. ●



## Une rumeur chlorée

*Le Principe d'Archimède*, de Josep Maria Miró (trad. Laurent Gallardo), 2018

**Jean-Paul Rouvrais**, dramaturge, comédien, et metteur en scène

Jeune, je me souviens d'avoir été marqué par le livre de René Girard : *Le Bouc émissaire*. L'individu se gorge de pensées, de savoirs, d'images. Des choses lui servent, d'autres pas. C'est de cette façon que *Le Principe d'Archimède* est venu à moi. Il a fait remonter cette lecture et avec elle, ce que Girard appelait le « besoin viscéral que l'homme a de vouloir se venger ».

Cette pièce, c'est d'abord un lieu. Un vestiaire de piscine. Lieu unique que l'on imagine enfoncé. Deux hommes une femme. Puis l'intervention d'un père qui viendra fissurer ce huis clos. Surtout, depuis ce lieu, invisible, un personnage monstrueux émerge en surface. À cause d'une rumeur, la parole d'un enfant, une masse se rassemble, prend forme, pousse.

Il est difficile de s'arracher de ses archaïsmes primitifs. Notre histoire s'est construite dans la violence. Malgré l'éducation et l'évolution, nous restons dans un fragile équilibre. Si des gens, aujourd'hui encore, sont prêts à lyncher sur une simple rumeur, nous devons repenser notre rapport à l'autre. Josep Maria Miró, dans sa pièce, nous y engage. Chaque époque a ses fascismes et nous fabriquons les nôtres. Ce que Deleuze nomme l'émergence d'un nouveau fascisme.

« Le néo-fascisme est une entente mondiale pour la sécurité, pour la gestion d'une paix non moins terrible, avec organisation concertée de toutes les petites peurs, de toutes les petites angoisses qui font de nous autant de micro-fascistes, chargés d'étouffer chaque chose, chaque visage, chaque parole un peu forte, dans sa rue, son quartier\* ». »

Comment lutter ? Tout en posant la question, la pièce de Miro crée le débat. Elle introduit le spectateur dans un processus de pensée continu, actif et ainsi l'arrache à une passivité voulue, entretenue par la société du spectacle. La passivité asséchant la pensée, le vide s'installe. Et c'est dans ce vide que les haines se fomentent et remontent. ●

\* *Deux régimes de fous*, Les Éditions de Minuit, 2003.

## Petites lectures pour aller plus loin

- Manoell Bouillet, *4CV* (pour lire dans un abattoir)
- Evelyne de la Chenelière, *Au bout du fil* (pour lire au bord d'un étang, en attendant que ça morde)
- Xavier Durringer, *Surfeurs* (pour lire sur une planche de surf, en attendant la vague... politique)
- Anja Hilling (trad. Henri Christophe), *Bulbus* (pour lire sur une piste de curling en balayant la glace)
- Marc Israël-Le Pelletier, *Le Globe* (pour lire dans une salle de classe, le nez en l'air, en pensant au monde)
- Pier-Luc Lasalle, *Judith aussi* (pour lire dans un café au logo vert figurant une sorte de sirène, et pour jouer la comédie, encore et encore...)
- Angélica Liddell (trad. Christilla Vasserot), *Et les poissons partent combattre les hommes* (pour lire sur une plage européenne en accueillant et sauvant des migrants)
- Riad Masarwi (trad. Firas Azzam el Nabulsi), *Les Impuissants* (pour lire dans un bar berlinois avec des pensées alcoolisées, politiques et mythologiques)
- Harald Mueller (trad. Philippe Ivernel), *Le Radeau des morts* (pour lire dans un abri antiatomique)
- Françoise Pillet, *Métro Bastille* (pour lire dans un couloir de métro)
- Christian Rullier, *Football* (pour lire sur un banc de touche ou dans un vestiaire)